

Joie

Clara Magnani

# Joie



© Sabine Wespieser éditeur, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0087-0

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine CEDEX

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Car ce que tu veux, c'est cette vie-ci,  
et celle-là, et une autre –  
tu les veux toutes.*  
Et tu as bien raison.

MIGUEL DE UNAMUNO

ELVIRA

2014. UN MATIN DE SEPTEMBRE. Ensoleillé. Mon père était en train de lire lorsque son cœur s'est arrêté. Comme ça, sans prévenir. Crise cardiaque. Aucune douleur. Ni chimio, ni paralysie. Nul besoin d'aller chez les Suisses quémander une pilule euthanasiante à plus de dix mille euros. C'était exactement comme ça qu'il avait toujours voulu tirer sa révérence. Il disait : « *Un bel morir tutta la vita onora.* » J'étais heureuse pour lui.

C'était la fin de l'été à Rome. Il portait son kimono préféré. Couleur prune, avec trois fleurs jaunes. Il s'était affalé sur la terrasse. Devant lui, une assiette d'abricots. Suaves. Il n'en avait mangé

que la moitié d'un. La femme de ménage m'a appelée, dans tous ses états. À Rome, j'étais la seule personne qu'elle connaissait. Quand je suis arrivée, le disque qu'il écoutait n'était pas terminé. Gould continuait d'enchaîner ses *Variations Goldberg* comme si de rien n'était. J'ai passé la main sur son visage. Il souriait. Ses yeux étaient grand ouverts. Je les ai refermés.

Un peu plus tard, la police et l'ambulance sont arrivées. Les types ont haussé les épaules. Rien de trouble. Rien à élucider. Condoléances. Ils ont dit qu'ils allaient emporter le corps pour les formalités post mortem. En regardant autour de lui, l'un d'eux a émis un petit sifflement : « *Non è male questo posto... Pas mal comme endroit...* »

J'ai demandé à la femme de ménage de revenir la semaine suivante. Puis je me

suis assise dans le fauteuil de mon père et j'ai pleuré. Bach aussi était mélancolique. Pourquoi était-il mort maintenant ? Sa vie n'avait pas été facile au début. Il en concevait comme un vague mépris pour ceux à qui tout souriait. Il m'avait eue sur le tard. Une petite dernière qui aurait pu être sa petite-fille. Mais, à soixante-dix ans, il se sentait bizarrement plus proche des gens de vingt-cinq, ceux de ma génération, que de celle des quadras. Ces derniers ne l'intéressaient pas. « Faire du fric, un maximum de fric, le plus vite possible, sur le dos des autres : voilà leur devise », disait-il. « Vous, les plus jeunes, vous savez que le système est pourri et vous n'êtes pas dupes. C'est déjà ça. »

Giangiaco. Gigi, comme tout le monde l'appelait, y compris ma mère Irma. J'ai repensé à l'expression de



son visage à mon arrivée. Calme. Si calme. La tête posée sur la table. L'air de dormir. Il relisait un de ses livres préférés, *L'Affreux Pastis de la rue des Merles*, de Carlo Emilio Gadda. Le roman dont il ne pourrait jamais faire un film. « Les grands bouquins résistent à la pellicule », m'avait-il dit un jour. Je n'étais pas d'accord. « Et Visconti ? *Le Guépard* ? Et *I Vicerè* de Faenza ? » Il n'avait pas répondu. Un jour pourtant, un de ses amis avait eu avec lui le même débat. *Il Gattopardo* ? J'avais entendu sa réponse. Il trouvait le film un peu *dolce*. Je ne sais pas comment on dit ça en français, *dolce* : gentillet ?

Gadda gisait par terre, livré aux assauts des fourmis. Je l'ai secoué. Reposé sur la table. Gigi nous avait toujours encouragés, nous ses enfants, à nous y plonger. Mais il en parlait tellement

que j'avais l'impression de connaître déjà l'histoire. Cette semaine-là, je l'ai lu. D'un trait. *Un capolavoro* en effet. Un chef-d'œuvre. Pensais-je cela parce que Gigi n'était plus là et qu'il me manquait ? Aurais-je été plus critique de son vivant ? Pour le plaisir de n'être pas d'accord ? De toute façon, aujourd'hui, peu importait. Ah, s'il avait pu vivre encore dix ans. Dire que le cadavre ambulante qui occupait le Quirinal était encore là, lui. Quelle injustice.

Une semaine plus tard, je suis retournée chez Gigi pour ranger son bureau. Il y avait des papiers partout. Lui qui détestait la paperasse... Soudain, je suis tombée sur un manuscrit. Un texte imprimé, soigneusement dissimulé sous des piles de relevés de banque, dans le dernier tiroir de son secrétaire. Des marques à l'encre rouge. Des ajouts dans

la marge. Des notes illisibles. Était-ce la trame d'un nouveau film ? Je l'ai lu et relu, en quête d'indices. Il était question d'une certaine Clara. Une Clara qui était au centre du texte...

Clara ?

Je continuais à lire. Quelque chose me disait que cette femme avait dû exister. Qu'elle existait encore peut-être. À quel point l'avait-il transformée pour qu'on ne la reconnaisse pas ? Était-elle vraiment belge comme le texte le laissait entendre ? Étrange. Un Italien amoureux d'une Belge ? Cette histoire commençait à me travailler. Ce n'était pas une grande œuvre littéraire, mais c'était l'histoire de sa vie. Qui sait ? Peut-être *la* grande histoire de sa vie.

Gigi. Ce que j'aimais chez lui, c'est qu'il refusait de se comporter comme la plupart des parents. Il était bien un

peu arrogant, mais, nuance importante, jamais condescendant. Il ne nous prenait jamais de haut. En lisant son texte, je me sentais plus proche de lui encore. Je résolus de n'en parler à personne. Irma n'aurait sans doute été ni surprise ni choquée, mais ça ne lui aurait pas fait plaisir. Quant à l'entourage, toujours si prompt à juger... « On juge quand on a soi-même des choses à cacher. Ou quand on regrette de ne pas en avoir ! » m'avait dit un jour Gigi.

Il était convenu que je pouvais utiliser l'appartement tant que je voulais. En tout cas jusqu'à la fin de mes études de médecine. Irma n'avait pas l'intention de le vendre. Je me suis donc installée. Et j'ai commencé à visiter l'ordinateur de Gigi en quête de cette mystérieuse Clara. Comme il n'avait pas de mot de passe, il était facile d'entrer dans sa

messagerie. Mais j'avais beau chercher, je ne trouvais aucune trace de cette femme. Ma frustration grandissait. À la fin, j'eus l'idée d'appeler une amie qui connaissait une fille dont le fiancé travaillait comme hacker pour un service de *military intelligence* – deux mots qui, accolés l'un à l'autre, faisaient toujours sourire Gigi. Le type est venu. Et là, rapidement, il a découvert plusieurs adresses mail dont une – gigi.maturelove@alice.it – était la bonne.

Tout était là. À nu. Littéralement.

Il y avait même un selfie où on les voyait tous les deux, sur une plage, adossés à un rocher sans maillot de bain. J'ai éclaté de rire. Jusqu'à ce que je m'aperçoive que je connaissais cet endroit. C'était notre île, en Sardaigne. L'avait-il emmenée dans notre maison de vacances ? Sacrilège. Je ne savais pas